

Les enquêtes de Maximime et Vincent

14 - Stéphane joue au maitre, épilogue



Jean-Charles Conus

Cette histoire est écrite selon la nouvelle graphie.
Elle est une pure fiction, et toute ressemblance
avec des faits réels ou ayant existé n'est
que pure coïncidence.

Dans les textes, il y a des fautes volontaires,
c'est ma signature. Je trouve que l'on ne respecte
pas assez les noms propres, aussi, j'ai décidé de
ne pas mettre d'apostrophe devant eux !

Les dialogues sont précédés de l'initiale
du prénom de la personne qui parle.

Jean-Charles Conus

Photo de couverture libre de droits : pixabay.com

... à la mémoire de Maurice Leblanc, auteur de Arsène Lupin.

septembre 2015

septembre 2019

Introduction

*Suite des aventures... et de l'affaire.
Nous disions donc un château, un vestige transformé
en un musée du papier peint. Et que dire des livres
qui se trouvent dans la bibliothèque ?*

*Il fallait ça pour espérer trouver le fin mot de l'Aiguille
creuse, mais hélas, quand on a affaire à Monsieur Stéphane
Dafflon, non seulement, il faut se méfier de tout,
mais il faut aussi se méfier de n'importe qui.
Encore une leçon !*

Voici le dénouement de l'histoire...

Affaires à suivre...

Chapitre 8 : de César à Stéphane Dafflon

« Que diable ! Il m'a fallu 10 jours,
à moi Stéphane Dafflon... il te faudra bien 10 ans ! »

Cette phrase prononcée par Stéphane Dafflon à la sortie du château de Mézières a eu une influence considérable sur la conduite de Isidore Bielinann. Très calme au fond et toujours maître de lui, Stéphane Dafflon avait néanmoins de ces moments d'exaltation, de ces expansions un peu romantiques, théâtrales à la fois et bon enfant, où il lui échappait certains aveux, certaines paroles dont un garçon comme Bielinann pouvait tirer profit.

À tort ou à raison, Bielinann croyait voir dans cette phrase un de ces aveux involontaires. Il était en droit de conclure que, si Stéphane Dafflon mettait en parallèle ses efforts et les siens dans la poursuite de la vérité sur l'Aiguille creuse... tous deux possédaient des moyens identiques pour arriver au but. C'est que Stéphane Dafflon n'avait pas eu des éléments de réussite différents de ceux que possédait son adversaire. Leurs chances étaient donc les mêmes. Or, avec ces mêmes chances, avec ces mêmes éléments de réussite, Stéphane Dafflon avait eu besoin de 10 jours. Quels étaient ces éléments, ces moyens et ces chances ?

Cela se réduisait en définitive à la connaissance de la brochure publiée, brochure que Stéphane Dafflon avait sans doute, comme Massiban, trouvée par hasard, et grâce à laquelle il était arrivé à découvrir, l'indispensable document.

Donc, la brochure et le document étaient les deux seules bases sur lesquelles Stéphane Dafflon s'était appuyé. Avec cela, il avait reconstruit tout l'édifice. Pas de secours étrangers. Il lui avait suffi l'étude de la brochure et l'étude du document, un point, c'est tout.

Eh bien !, Bielinann ne pouvait-il se cantonner sur le même terrain ? À quoi bon une lutte impossible ? À quoi bon ces vaines enquêtes où il était sûr, si tant est qu'il évitait les embuches multipliées sous ses pas, de parvenir, en fin de compte, au plus pitoyable des résultats ?

Sa décision a été nette et immédiate, et, tout en s'y conformant, il avait l'intuition heureuse qu'il était sur la bonne voie.

Tout d'abord, il a quitté sans récriminations son camarade de lycée à Morges. Il est allé s'installer après beaucoup de détours dans un petit studio situé au centre même de Yverdon.

De ce studio, il ne sortait pas pendant des journées entières. Tout au plus, mangeait-il un soir au service rapide de l'arche dorée. Le reste du temps, enfermé à clé, les rideaux de la chambre hermétiquement clos, il songeait... toujours à ce qu'avait dit Stéphane.

" 10 jours "

Bielinann s'efforçait d'oublier tout ce qu'il avait fait et de ne se rappeler que les éléments de la brochure et du document. Il avait l'ambition ardente de rester dans les limites de ces 10 jours.

Le dixième jour passait, le onzième et le douzième, aussi, mais le treizième jour, une lueur se fait voir dans son cerveau, et très vite, avec une rapidité déconcertante, la vérité lui surgit.

Le soir de ce treizième jour, il ne savait certes pas le mot du problème, mais il connaissait en toute certitude une des méthodes qui pouvaient en provoquer la découverte, la méthode que Stéphane Dafflon sans aucun doute avait utilisée. C'était une méthode fort simple et qui découlait de cette unique question: existe-t-il un lien entre tous les événements historiques, plus ou moins importants, auxquels la brochure rattache le mystère de l'Aiguille creuse ?

La diversité des événements rendait la réponse difficile. Cependant, de l'examen approfondi auquel s'est livré Bielinann, il a fini par se dégager un caractère essentiel à tous ces événements. Tous, sans exception, se passaient dans les limites du canton actuel de Fribourg, territoire qui faisait partie du grand comté de Savoie.

Quelle passionnante chevauchée à travers les âges !
 Quel émouvant spectacle que celui que tous, ces comtes, ducs et autres, partant de points si opposés et se donnant rendez-vous en ce coin du monde !

Au hasard, Bielinann feuilletait l'histoire.
 Tout à l'origine de l'aventure, qu'est-ce que ce chef des Calètes qui paye sa rançon à César avec le secret de l'Aiguille, sinon le chef des hommes du pays de l'actuelle Italie, origine des noms francophones que l'on retrouve partout en pays de Savoie. L'hypothèse se précise.
 Le champ se rétrécit.

Genève, les rives du Rhône, la Romandie...

Il semble vraiment que toutes les routes convergent de ce côté. Si l'on cite plus particulièrement des Savoyards, maintenant que le secret, perdu pour les comtes de Romandie et pour leurs héritiers, il est devenu un secret aux portes de Genève.

Genève, Romont, Château d'Oex... les pointes d'un triangle avec au centre, toute la Romandie.

Le capitaine Lapeyre s'empare d'un exemplaire du livre sacré, profite du secret qu'il a violé, dérobe un certain nombre de bijoux et, surpris par des voleurs de grand chemin, meurt assassiné. Or, quel est le lieu où se produit le guet-apens ?

Romont !

Romont, petite ville située sur la route qui mène au pays d'En-Haut, de Genève à Yverdon et jusqu'à Château d'Oex.

Quel est donc le point commun ?
Serait-ce encore une fois... les évêchés ?

Un an après, on achète un domaine et construit le château de l'Aiguille. Quel emplacement choisit-on ? Le centre, logique, non, une extrémité, non, un point de vue, évidemment ! De la sorte, les curieux sont dépités. On ne le cherchera pas en Romandie.

Tout est là... d'un côté l'accès au Sud, d'un autre la Suisse alémanique, et droit devant, la vallée qui conduit à Fribourg sur la droite, et Yverdon sur la gauche. Un éclair illumine l'esprit de Bielinmann.

Cet espace de terres, cette contrée du plateau Suisse, c'était toujours, presque toujours là, le champ même des opérations où évoluait Stéphane Dafflon.

Depuis de nombreuses années, c'était précisément cette région qu'il mettait en coupe réglée, comme s'il avait eu son repaire au centre même du pays où se rattachait le plus étroitement la légende de l'Aiguille creuse.

Il aimait son pays, mais il détestait les gens, du moins, les gens riches qui ne prêtent pas, comme les banquiers qui ne prêtent qu'aux riches. Il était comme celui qui allait rendre à César ce qui lui appartenait, en l'occurrence, César était lui, d'abord, puis les bonnes gens pauvres.

Il fallait assurément connaître Stéphane Dafflon pour le comprendre, et qui donc le connaissait ?

Isidore ne pouvait plus l'affirmer.

Il le connaissait, mais pas encore assez.

...

Quelques années auparavant, possesseur de la brochure et connaissant la cachette où avait été dissimulé le document, Stéphane Dafflon finissait par mettre la main sur le fameux livre. Il partait en chasse, trouvait, et s'établissait là, en pays conquis. Isidore Bielinmann part lui aussi en quête avec une véritable émotion, en songeant à ce même voyage que Stéphane Dafflon avait effectué, à ces mêmes espoirs dont il avait dû palpiter quand il s'en allait ainsi à la découverte du formidable secret.

Obtiendrait-il le même résultat victorieux ?

Il quitte Jverdon de bonne heure, la figure très maquillée, avec un sac à dos comme un apprenti qui fait son tour de ville en quête d'un travail. Sans cesse, il ressassait ses informations, ses déductions, ses théories.

Il avançait sur les chemins et les routes où son adversaire était passé... cela ne pouvait être autrement.

...

Un jour, il était dans un petit restaurant, et il avait comme un admirateur. Il pensait à celui qui ne pouvait être là, car qui dont pouvait savoir qu'il était là, mis à part le hasard.

Après le repas, le type le dévisageait de nouveau. Il s'est même approché... et à voix basse...

...: Bonjour, Monsieur Bielinann...

Isidore n'hésitait pas.
Il prend place auprès de l'homme...

I: Oui, c'est moi... mais vous qui êtes-vous ?

Comment m'avez-vous reconnu ?

...: Pas difficile... et pourtant, je n'ai jamais vu que votre portrait dans les journaux, mais vous êtes si... comment dit-on... si mal griné...

I: Ah... pourtant...

...

Il avait un certain accent, et Bielinann crut discerner en l'examinant, que lui aussi, il avait un masque qui altérait sa physionomie...

I: Qui êtes-vous ? Qui êtes-vous ?

...: Vous ne me reconnaissez pas ?

I: Non, je ne vous ai jamais vu...

*...: Pas plus que moi, mais rappelez-vous... moi aussi, on publie mon portrait dans les journaux...
Eh bien !, ça y est ?*

I: Non... désolé...

...

M: Maximine Delaroche...

I: Le vrai ? Delaroche de la police ?

M: Oui, c'est bien moi...

...

La rencontre était originale. Elle était significative aussi. Tout de suite, le jeune homme en saisit toute l'importance. Après un échange de compliments...

I: Je suppose que si vous êtes ici... c'est à cause de lui ?

M: Oui...

I: Alors... alors... vous croyez que nous avons des chances... de ce côté...

M: J'en suis sûr !

I: Vous savez que j'avais décidé de lâcher prise...

M: Oui, oui...

I: J'ai changé d'avis... je veux la vérité...

M: C'est de bon augure... mais y arriverez-vous ?

I: Ah, ça...

...

La joie que Bielmann a ressentie à constater que l'opinion de Maximine Delaroche coïncidait avec la sienne n'a pas été pas sans mélange. Si le détective arrivait au but, c'était la victoire partagée et qui sait même s'il n'arriverait pas avant lui ? ...

I: Vous avez des preuves ?, des indices ?

M: N'ayez pas peur, je ne marche pas sur vos pas.

Vous, c'est la brochure... des choses qui ne m'inspirent pas grande confiance...

I: Et vous ? Oserais-je vous demander ?

M: Vous rappelez vous... l'histoire du diadème ?

I: Oui...

M: Vous n'avez pas oublié la vieille nourrice de Stéphane Dafflon, celle que mon bon ami l'agent Girard a laissé échapper dans une fausse voiture ?

I: Non...

M: J'ai retrouvé sa piste. Elle habite une ferme non loin de la route principale, la route qui mène au château, et j'espère bien que j'irai facilement jusqu'à Stéphane Dafflon...

I: Ce sera long...

M: Peu importe ! J'ai mis de côté toutes mes affaires.

Il n'y a plus que celle-là qui compte. Entre Stéphane Dafflon et moi, c'est une lutte de plusieurs années, maintenant...

I: J'imagine bien... il est si finaud qu'il est difficile de le prendre en flagrant délit...

M: Très juste... et tout ce que j'ai, si ce sont des preuves, c'est aussi du vent... Allez-vous-en, on nous regarde... c'est dangereux... mais rappelez-vous: le jour où Stéphane Dafflon et moi nous serons à nouveau l'un en face de l'autre, ce sera... tragique...

...

Bielmann a quitté Maximine Delaroche tout à fait rassuré.

Et quelle preuve encore lui apportait le hasard de cette entrevue !

La route principale qui mène au château... encore un château. Était-ce donc tout de même là, tout le mystère ? Et c'est dans une ferme voisine que la bonne était installée. Y trouverait-il aussi tous ses hommes ?

I: " Je brule... je brule... ouais, dès que les circonstances m'apportent un élément nouveau, c'est pour confirmer ma supposition. D'un côté, certitude absolue du château et de l'autre, certitude de la route. Les deux voies de communication se rejoignent à Château d'Oex, la ville du secret. Les limites se resserrent. La vallée creuse n'est pas grande, et c'est bien là que je dois fouiller. "

...

Il s'est remis à l'oeuvre avec acharnement.

I: " Ce que Stéphane Dafflon a trouvé, il n'y a aucune raison pour que je ne le trouve pas... "

...

Il ne cessait de se le dire.

Stéphane Dafflon devait avoir sur lui quelques gros avantages, peut-être la connaissance approfondie de la région et des légendes locales.

C'était un avantage précieux, puisque Bielinann ne savait rien, et qu'il ignorait tout de ce pays, même s'il l'a parcouru une fois lors de sa quête de son père, et rapidement, sans s'y attarder.

Mais qu'importe !, il est à nouveau d'attaque !

Il voulait aller jusqu'au bout de cette enquête. Il se sentait proche du but, et il le voyait, il le devinait, il l'attendait à chaque détour de route, à la lisière des bois, à la sortie des villages. Et chaque fois déçu, il semblait qu'il trouvait en chaque déception une raison plus forte de s'obstiner encore.

Souvent, il se jetait sur le talus de la route et s'enfonçait éperdument dans l'examen du document tel qu'il en portait toujours sur lui la copie, c'est-à-dire avec la substitution des voyelles aux chiffres...

e.a.a..e..e.a.
 .a..a...e.e. .e.o.i.e..e.
 .ou .. e .o...e..e.o..e
 D \overline{DF} \square 19F+44 \triangle 357 \triangleleft
 ai .ui .. e ..eu.e

Souvent, il se couchait à plat ventre dans l'herbe haute et songeait des heures. Il avait le temps. L'avenir lui appartenait. Il prenait le temps de visionner les paysages pour se dire qu'ici ou ailleurs, on est bien là où l'on naît.

Chaque soir, il se trouvait un petit hôtel, et quand il n'y en avait pas, il frappait à une porte en demandant le gîte.

Après le repas, il demandait à se faire raconter des histoires locales. Et toujours, cette question sournoise sur la légende de l'Aiguille creuse... que personne ne connaissait. Non, rien, aucune légende, aucun souvenir.

Et le lendemain, il repartait avec allégresse.

...

Un jour, il passe par le joli village des Moulins qui domine le flan opposé de la vallée dont la route mène au col des Mosses. Il ne voyait plus dans cette direction le sentiment du bon chemin. Il a descendu la vallée pour remonter sur l'autre versant, empruntant un sentier fait de chaos de rocs qui s'étaient éboulés de la falaise.

Il marchait gaiment et légèrement, un peu las, mais si heureux de vivre !, si heureux même qu'il oubliait tout du plus important alors qu'il s'intéressait au spectacle des choses, au ciel bleu tout éblouissant de soleil.

Puis des restes de murs de pierres, il a cru reconnaître des vestiges d'une bâtisse. Puis il aperçoit un espèce de petit castel, bâti sur un promontoire déchiqueté, rocailleux, et presque détaché de la falaise. Une grille bardée de fil de fer barbelés en défendait l'étroit passage.

Au-dessus de la porte grillagée, que fermait une vieille serrure rouillée, il a lu ces mots...

" Défense d'entrer - Fort militaire "

Il n'essayait pas d'entrer, car en tournant à droite, il abordait, après avoir descendu une petite pente, un sentier qui courait sur une arête de terre munie d'une rampe en bois. Tout au bout, il y avait une grotte de proportions exigües, formant comme une quérîte à la pointe du roc où elle était creusée, un roc abrupt sur la vallée.

On pouvait tout juste tenir debout au centre de la grotte. De multitudes d'inscriptions s'entrecroisaient sur les murs. Un trou presque carré percé à même la pierre s'ouvrait en lucarne du côté de la terre.

Exactement en face, on apercevait à trente ou quarante mètres une couronne crénelée. Bielinann y jette son sac et s'assied. La journée avait été lourde et fatigante. Il s'est endormi un instant.

Le vent frais qui circulait dans la grotte l'éveillait plus tard. Il est resté quelques minutes immobile et distrait, les yeux vagues. Il essayait de réfléchir, de reprendre sa pensée encore engourdie. Et déjà, plus conscient, il allait se lever, quand il a eu l'impression que ses yeux, soudain fixes, hagards, regardaient... et un frisson l'agite.

Ses mains se crispent, et il sent des gouttes de sueur lui monter...

I: Non... non... c'est un rêve, une hallucination...
Voyons, serait-ce possible ?

...

Il s'agenouille brusquement et il se penche.

Deux lettres énormes apparaissaient gravées en relief dans le sol. Ces deux lettres, sculptées grossièrement, mais nettement, et dont l'usure des siècles avait arrondi les angles et patiné la surface étaient un D et un F.

Un D et un F !, miracle bouleversant !

Un D et un F, étaient précisément, les deux lettres du document !

Ah !, Bielmann n'avait même pas besoin de le consulter pour évoquer ce groupe de lettres à la quatrième ligne, la ligne des mesures et des indications ! Il les connaissait bien !

Il se relève, descend le chemin escarpé, remonte le long de l'ancien fort, de nouveau, il s'accroche, pour passer le fil de fer barbelé, et là, à quelques mètres, au bord d'un sentier qui a meilleure facture, un grand piquet avec deux plaques signalétiques.

La première indique: " *Entrée interdite au public* ".

La deuxième est nettement intéressante, elle est jaune et mentionne:

" *Frauleingrotte* " et " *Grotte des Demoiselles* ".

Ses lèvres tremblaient et il cherchait des mots qu'il ne trouvait pas.

Isidore était sur le point de sauter de joie, comme si toute la vérité résidait ici.

Les Demoiselles !

Un des deux seuls mots connus du document !

Un vent de folie a ébranlé Bielinmann.

Le document lui apparaissait avec tout son sens !
La chambre des Demoiselles... la vallée creuse,
le château de l'aiguille... tout cela était clair.

I: " C'est ça... cela ne peut être que ça.
Mais comment ne l'ai-je pas deviné plus tôt ? "

Bielinmann retourne vers le fort.

Il l'avait déjà presque dépassé, quand tout à coup il s'abat
à terre et reste blotti contre un pan de mur...

I: Suis-je fou !? Et s'il me voit ? Si ses complices me
voient ? Depuis une heure, je vais... je viens...

...

Il ne bougeait plus jusqu'à ce que le soleil soit couché.
Peu à peu, la nuit se mêlait au jour, estompant la silhouette
de toutes choses. Alors, par menus gestes insensibles, à plat
ventre, se glissant, rampant, il s'avangait sur une des pointes
du promontoire, jusqu'à l'extrémité.

Il y parvient.

Du bout de ses mains étendues, il écarte des touffes
d'herbe, et sa tête émerge.

En face de lui se dressait un rocher énorme, haut
de plus de 80 mètres, d'aplomb sur sa large base
qu'il apercevait en relevant la tête.

D'un blanc-gris et sale, l'effroyable monolithe s'élançait dans les airs jusqu'au château, ce même château où avait été enfermé son père. Il lui était difficile d'imaginer la vue plongeante sur la vallée et au loin, un horizon qui doit s'étendre à perte de vue.

Bielmann était comme une bête prête à bondir sur sa proie. Soudain, il ferme ses yeux tout en pensant en mourir de joie, tellement l'émotion est cruelle. Là-haut, presque en haut du rocher en forme d'aiguille, telle une cheminée invisible, un peu de fumée montait en lentes spirales dans l'air calme du crépuscule.

Chapitre 9 : Sésame, ouvre-toi !

De toute évidence, le rocher devait donc être creux ! Il devait sans doute y avoir un accès depuis le château à la grotte, sans quoi, le nom des Demoiselles et les lettres D et F n'ont pas de vrai sens sur le fameux document mystérieux. Tout compte fait, l'essentiel résidait au fait que l'aiguille était creuse.

La grotte, ou du moins, la supposée aiguille creuse, cette masse de rocher inconnue et invisible, anodine par son emplacement, pouvait, si tel est le cas, être une formidable cachette pour n'importe quel trésor... et qui la découvrirait ? Qui ne saurait jamais le secret impénétrable du château à l'aiguille ? Personne ! Si !, Stéphane Dafflon !

Donc, le rocher est creux, et c'est là un fait indiscutable. Restait à savoir comment l'on peut y accéder. Par le château, c'est évidemment. Il devait bien y avoir, du côté de la grotte, une quelconque fissure savamment bien cachée.

Jusqu'au soir, Bielinmann est resté de faction, les yeux rivés à la masse d'ombre que formait la pyramide, et songeant, méditant de tout l'effort de son esprit. Puis il descend vers Rougemont, choisit l'hôtel le plus modeste, mange, monte dans sa chambre et déplie le document. Pour lui, maintenant, c'était un jeu que d'en préciser la signification.

Tout de suite, il s'aperçoit que les trois voyelles du mot *Étretat* se retrouvaient à la première ligne, dans leur ordre et aux intervalles voulus.

Cette première ligne s'établissait dès lors ainsi:

e . a . . . é t r e t a t . a . .

Quels mots pouvaient précéder *Étretat* ?

Des mots sans doute qui s'appliquaient à la situation de l'Aiguille par rapport au village. Or, l'Aiguille se dressait à gauche, à l'ouest... Il cherchait et, se souvenant que les vents d'ouest s'appelaient sur les côtes vents d'aval et que la porte était justement dénommée d'aval, il inscrit:

En aval d'Étretat . a . .

La seconde ligne était celle du mot *Demoiselles*, et, constatait aussitôt, avant ce mot, la série de toutes les voyelles qui composent les mots "la chambre des", il note les deux phrases:

En aval d'Étretat - La chambre des Demoiselles.

Si c'était bien ça, qu'est-ce que ce "Étretat" ?

Sans en tenir compte, c'était tout de même logique. Mais il y avait le reste à traduire...

Et il a eu plus de mal pour la troisième ligne.

Ce n'est qu'après avoir tâtonné que, se rappelant la situation, non loin de la chambre des Demoiselles, du castel construit à la place du fort de Pré Fossé, il finit par reconstituer ainsi le document presque complet:

En aval d'Étretat - la chambre des Demoiselles -
Sous le fort de Pré Fossé - Aiguille creuse.

C'étaient les quatre grandes formules, les formules essentielles et générales. Par elles, on se dirigeait en aval d'Étretat, on entraît dans la chambre des Demoiselles, on passait selon toutes probabilités sous le fort de Pré Fossé et l'on arrivait à l'aiguille. Comment ?

Par les indications et les mesures qui formaient la quatrième ligne :

D \overline{DF} \square 19F+44 \triangle 357 \triangleleft

C'était évidemment les formules plus spéciales, destinées à la recherche de l'issue par où l'on pénétrait, et du chemin qui conduisait à l'Aiguille.

En supposant qu'il y avait réellement une communication directe, le souterrain devait partir de la chambre des Demoiselles, passer sous le fort de Pré Fossé, et aboutir à l'Aiguille creuse qui ne peut être qu'un genre de caverne.

Toute la matinée du lendemain, Isidore flânait dans le grand village et bavardait de droite et de gauche pour tâcher de recueillir un renseignement utile.

Enfin, l'après-midi, il montait sur la falaise.

À peine entré dans la grotte, il s'agenouillait devant les lettres. Une déception l'attendait. Il a eu beau frapper dessus, les pousser, les manipuler dans tous les sens, elles ne bougeaient pas. Il n'y avait donc pas de mécanisme.

Pourtant... pourtant elles signifiaient quelque chose !

Des informations qu'il avait prises dans le village, il résultait que personne n'avait jamais pu en expliquer la présence, et que l'abbé Clément, dans son précieux livre sur Rougemont, s'était lui aussi penché sur ce petit rébus de deux lettres. Des lettres qui ne figurent pas dans le mot *Étretat*.

Par contre, *Étretat* est nom du lieu qu'avait donné un des propriétaires, suite à un voyage en France où il a vu une certaine analogie avec *Étretat*. Alors, une idée lui est venue brusquement, si simple et rationnelle, qu'il ne doutait pas une seconde de sa justesse. Ce D et ce F n'était-ce pas les initiales de deux des mots les plus importants du document ?, mots qui représentaient avec l'Aiguille, la route à suivre : soit la chambre des Demoiselles et le fort de Pré Fossé. Donc, le D de Demoiselles, le F du fort ou de Fossé...

Alors, est-ce du hasard ?

En ce cas, le problème n'était pas totalement résolu. Il y avait le D solitaire.

Que signifie-t-il ?

Tout le reste lui est tout aussi inconnu !

Entre ces divers signes, il en reste un rectangle marqué d'un trait sur la gauche, en bas, puis le chiffre 19, signes qui, de toute évidence, indiquent à ceux qui se trouvent dans la grotte, le moyen de pénétrer sous le fort.

La forme de ce rectangle intriguait Isidore. J'aurait-il autour de lui, sur les murs, ou du moins à portée du regard, une inscription, une chose quelconque affectant une forme rectangulaire ?

Il a cherché longtemps...

Il était sur le point d'abandonner cette piste, quand ses yeux rencontrent une petite ouverture percée dans le roc et qui était grande comme la fenêtre d'une chambre. Or, les bords de cette ouverture dessinaient précisément un rectangle rugueux, inégal, grossier, mais tout de même un rectangle.

Aussitôt, Bielinmann constate qu'en posant les deux pieds sur le D et sur le F gravés dans le sol; et ainsi, il pouvait expliquer le trait qui surmontait les deux lettres du document; il se trouvait exactement à la hauteur de la fenêtre !

Il prend position à cet endroit et regarde. De cette fenêtre, en se positionnant à bonne hauteur, il voyait d'abord le sentier qui conduisait à la grotte, un sentier comme suspendu entre deux abîmes, puis il apercevait la base même du monticule qui portait le fort. Ça, si ce n'étaient pas des coïncidences...

Pour tenter de voir le fort, Bielinmann a dû se pencher vers la gauche, et c'est alors qu'il comprend la signification du trait arrondi dans le rectangle du document en bas à gauche.

C'est également en bas, à gauche de la fenêtre qu'une ouverture permet de voir autre chose...

Isidore regarde comme avec la mine d'un révolven.

Son regard découvre sur la pente du monticule opposé, une superficie de terrain assez restreinte et presque entièrement occupée par un vieux mur de brique, vestige de l'ancien fort de Pré Fossé.

Magnifique !

Bielmann court vers ce pan de mur, long peut-être de dix mètres et dont la surface était tapissée d'herbes et de plantes. Il ne relève aucun indice.

Si c'est bien là la suite du rébus, le chiffre 19 doit bien indiquer quelque chose.

Il revient à la grotte, sort de sa poche une pelote de ficelle, noue la ficelle à l'angle de la fenêtre, mesure 19 fois la longueur de sa main gauche à son épaule droite, et ainsi il a 19 mètres de ficelle, ce qui l'amène à peine à l'extrémité du sentier.

I: " Triple idiot. Est-ce que l'on comptait par mètres à cette époque ? 19 signifie 19 toises ! "

Isidore calcule et compte maintenant 37 mètres de sa ficelle, fait un noeud, et, à tâtons, cherche sur le pan du mur le point exact et forcément unique où le noeud formé à 37 mètres de la fenêtre des Demoiselles toucherait le mur de Pré Fossé.

Après quelques instants, le point de contact est trouvé.
 De sa main libre, il écarte des broussailles.
 Un cri lui échappe. Le nœud était posé sur le centre
 d'une petite croix sculptée en relief sur une brique.
 Or, le signe qui suivait le chiffre 19 sur le document était
 un +, ou une croix !

Il lui fallait dominer son émotion, mais ce n'était pas encore
 le moment de crier victoire...

De ses doigts crispés, il saisit la croix et, tout en appuyant,
 il tourne comme il avait tourné le volant d'une vanne.
 La brique bouge. Il redouble son effort.
 La brique ne bougeait pas plus. Alors, sans tourner,
 il appuie davantage. Il sent aussitôt que cela cédait.
 Et tout à coup, il y a eu comme un déclenchement,
 un bruit de serrure qui s'ouvre... et à droite de la brique,
 sur une largeur d'un mètre, le pan du mur a pivoté et
 laissait découvrir l'orifice d'un souterrain.

Comme un fou, Bielinann empoigne la porte de fer dans
 laquelle les briques étaient scellées. Il la ramène violemment,
 et la ferme. L'étonnement, la joie, la peur d'être surpris
 le convulsaient. Il a eu la vision effarante de tout ce qui
 s'était passé là, devant cette porte, de tous les personnages
 initiés au grand secret, qui avaient pénétré par cette issue...
 et après Stéphane Dafflon, lui, Isidore Bielinann...
 Il sentait que son cerveau lui échappait.
 Ses paupières battaient. Il tombe évanoui et roule
 jusqu'au bas de la rampe, au bord même du précipice.

Sa tâche était finie, du moins la tâche qu'il pouvait accomplir
 seul, avec les seules ressources dont il disposait.

Plus tard, il se reprend, et retourne à Rougemont.
Le soir, il écrit au chef de la Sûreté une longue lettre, où il rapportait fidèlement les résultats de son enquête et livrait le secret de l'Aiguille creuse. Il demandait du secours pour achever l'oeuvre et donnait son adresse à l'hôtel.

En attendant la réponse, il a passé deux nuits consécutives dans la chambre des Demoiselles. Il les a passés transi de peur, les nerfs secoués d'une épouvante qu'exaspéraient les bruits nocturnes. Il croyait à tout instant voir des ombres qui s'avançaient vers lui. Si on savait sa présence dans la grotte... on viendrait... on l'égorgeait...

Son regard éperdument fixe, soutenu par toute sa volonté, s'accrochait au pan de mur. La première nuit rien n'a bougé, mais la seconde, à la clarté des étoiles et d'un mince croissant de lune, il a vu la porte s'ouvrir et des silhouettes qui émergeaient des ténèbres. Il les compte...

Il lui semblait que cinq hommes portaient des fardeaux assez volumineux. Ils coupaient droit par les champs jusqu'à la route et il a discerné le bruit d'une automobile qui s'éloignait.

Il est revenu sur ses pas. Il a aperçu une grande femme. Mais au détour du chemin qui la bordait, il n'a eu que le temps d'escalader un talus et de se dissimuler derrière des arbres. Des hommes passaient, quatre... cinq... et tous chargés de paquets.

Et deux minutes après, une autre automobile gronde. Cette fois, il n'a pas eu la force de retourner à son poste et il est rentré à l'hôtel se coucher.

...

À son réveil, le garçon d'hôtel lui apporte une lettre.
C'était la carte de l'agent Girard qui attendait en bas...

I: Enfin !

...

Ni une ni deux, il s'habille et il court dans le hall de l'hôtel, ce qui lui vaut de se faire bien remarquer.
Il se précipite les mains tendues vers l'agent Girard qui les prend, le contemple un moment et lui dit...

G: Vous êtes un rude type, mon garçon...

I: Bah !, le hasard m'a servi...

G: Il n'y a pas de hasard avec lui !

...

Lui n'était autre que Stéphane Dafflon. Il s'assied...

G Alors, nous le tenons ?

I: Comme on l'a déjà tenu plus de vingt fois !

G: Oui, mais aujourd'hui...

I: Aujourd'hui, en effet, le cas diffère. Nous connaissons sa retraite, son château fort, ce qui fait, somme toute, s'il veut s'échapper... L'Aiguille ne le peut pas...

G: Pourquoi supposez-vous qu'il s'échappera ?

I: Pourquoi supposez-vous qu'il ait besoin de s'échapper ? Rien ne prouve qu'il soit dans l'Aiguille actuellement. Cette nuit, onze de ses complices en sont sortis. Il était peut-être l'un de ces onze...

...

L'agent Girard réfléchit...

G: Vous avez raison. L'essentiel, c'est l'Aiguille creuse.
 Pour le reste, espérons que la chance nous favorisera.
 Et maintenant, causons !

...

Il prend de nouveau sa voix grave, son air d'importance convaincue...

G: Mon cher, je ne saurais vous recommander,
 la discrétion la plus absolue... c'est un ordre !

I: Ordre de qui ?, du Préfet de police ?

D: Plus haut...

I: La direction cantonale ?

D: Plus haut...

I: Bigre !

...

L'agent Girard baisse la voix...

G: J'arrive de Berne. On considère cette affaire comme un secret d'État, d'une extrême gravité. Il y a des raisons sérieuses pour que l'on tienne ignorée cette citadelle invisible... des raisons stratégiques surtout... C'est militaire !

...

I: Oh... je vois... mais comment espère-t-on garder un tel secret ? Aujourd'hui, nous sommes déjà quelques-uns à le savoir, sans compter la bande à Stéphane Dafflon...

G: Eh bien !, quand bien même on ne gagnerait que dix ans, voire cinq ans de silence ! Ces cinq années peuvent être le salut...

I: Mouais, mais pour s'emparer de cette citadelle, de cet arsenal, il faut bien l'attaquer, il faut bien en déloger Stéphane Dafflon. Et tout cela ne se fait pas sans bruit !

G: Évidemment, on devinera quelque chose, mais on ne saura pas. Et puis quoi, essayons...

I: Soit, quel est votre plan ?

G: En deux mots, voilà. Tout d'abord, vous n'êtes pas Isidore Bielmann, et il n'est pas non plus question de Stéphane Dafflon. Vous êtes et vous restez un gars de Rougeinont, lequel en flânant a surpris des individus qui sortaient d'un souterrain. Vous supposez, n'est-ce pas, l'existence d'un escalier qui perce la falaise du haut en bas ?

I: Oui, il y a plusieurs de ces escaliers le long des rochers. Tenez, tout près, on m'a signalé l'escalier du Curé Clément, connu de tout le monde dans la région, et je ne parle pas des trois ou quatre sentiers destinés aux chasseurs...

...

G: Donc, la moitié de mes hommes et moi, nous marcherons suivant votre guide. J'entre seul, ou accompagné, ceci est à voir. Toujours est-il que l'attaque aura lieu par là. Si Stéphane Dafflon n'est pas dans l'Aiguille, nous établirons une souricière, où un jour ou l'autre il se fera pincer. S'il vient là...

I: S'il vient, Monsieur Girard, il s'enfuira de l'Aiguille par la face postérieure !

G: En ce cas, il sera immédiatement arrêté par l'autre moitié de mes hommes !

I: Oui, mais si, comme je le suppose, vous avez choisi le moment où la lune est là, laissant à découvert la base de l'Aiguille, la chasse sera publique, puisqu'elle aura lieu devant tous les chasseurs...

G: C'est pourquoi je choisirai justement l'heure où la lune sera pleine !

I: En ce cas, il s'enfuira, c'est certain...

G: Et comme j'aurai mes hommes, il sera cueilli !

I: S'il ne passe pas entre votre douzaine de types, ainsi qu'un poisson à travers les mailles...

G: Soit, mais alors j'aurais des filets en réserve !

I: Fichtre ! J'espère votre réussite !

G: Mon Dieu, oui. Il y a en ce moment un hélico qui n'attend que mon appel, et il se trouvera à l'heure dite aux environs de l'Aiguille...

...

I: Ce que Stéphane Dafflon sera fier de vous !
Un hélicoptère ! Je vois, Monsieur Girard, que vous avez tout prévu. Il n'y a plus qu'à marcher.
Quand donnons-nous l'assaut ?

G: Demain...

I: Encore faut-il que la lune soit là...

G: Voyons, la lune... en plein jour, et sur le coup de dix heures !

I: Ah... eh bien... c'est vous qui voyez...

...

Sous ses apparences de gaité, Bielinann cachait une véritable angoisse. Jusqu'au lendemain, il ne dormait pas, agitant tour à tour les plans les plus impraticables.

L'agent Girard l'avait quitté pour se rendre à une dizaine de kilomètres de Rougemont, où, par prudence, il avait donné rendez-vous à ses hommes et où il préparait une sorte de battue le long des rochers.

À neuf heures trois quarts, escorté de douze gaillards solides, l'agent rencontrait Isidore au bas du chemin qui monte sur la falaise.

À dix heures précises, ils arrivaient devant le pan de mur. Et c'était l'instant décisif. En voyant Isidore, l'agent Girard l'a tutoyé de manière moqueuse...

G: Qu'est-ce que tu as donc, Bielinann ?

Tu es vert de trouille ?

- Et toi, Monsieur Girard, on croirait que ta dernière heure est venue !

...

Bielinan a jugé bon, dans ce moment de lui répondre aussi par un tutoiement. Ils se sont assis et l'agent Girard a avalé quelques gorgées de rhum...

G: Ce n'est pas le trac, mais, sapristi, quelle émotion !

Chaque fois que je dois le pincer, ça me prend comme ça aux entrailles. Un peu de rhum ?

I: Non, merci...

G: Et si vous restez en route ?

I: C'est que je serai mort...

G: Bigre ! Enfin, nous verrons. Et maintenant, allez-y... pas de danger d'être vu, hein ?

...

I: Non, l'Aiguille est plus en retrait que la falaise, et en outre, nous sommes dans un repli de terrain...

...

Bielmann s'approche du mur et pèse lourdement sur la brique. Le déclenchement se produisit, et l'entrée du souterrain apparaît. À la lueur des lampes-torches qu'ils enclenchaient, ils ont pu voir que le passage était vouté, et que toute cette route, les parois et même le sol lui-même était entièrement recouvert de briques.

Ils marchent quelques mètres, et tout de suite, un escalier se présente. Bielinann compte maintenant les marches, des marches de briques que l'action lente des pas avait généralement affaissées par le milieu.

L'agent Girard était en tête. Il s'est arrêté subitement comme s'il avait heurté quelque chose...

G: Sacré nom de nom !

I: Qu'y a-t-il ?

G: Une porte !

I: Bigre !, et pas commode à démolir. C'est tout simplement un bloc de fer !

G: Nous sommes fichus !

I: Pensez-vous !?

G: Il n'y a même pas de serrure !

I: Justement, c'est ce qui me donne de l'espoir !

G: Mais voyons... et pourquoi ?

I: Une porte est forcément faite pour s'ouvrir, et si celle-là n'a pas de serrure, c'est qu'il y a un secret pour l'ouvrir !

G: Et comme nous ne connaissons pas ce secret...

I: Je vais le trouver et vous en faire connaître...

G: Par quel moyen ?

I: Par le moyen du document. La quatrième ligne n'a pas d'autre raison que de résoudre les difficultés au moment où elles s'offrent. La solution est relativement facile, puisqu'elle est inscrite, non pour dérouter, mais pour aider ceux qui cherchent !

G: Relativement facile !

I: J'admetts que comme ça, à première vue, ce n'est franchement pas évident !

G: Je suis de votre deuxième avis, cela ne sera pas évident !

I: Cependant... tenez, regardez vous-même...

...

L'agent Girard qui avait déplié le document...

G: Donc, le nombre 44 et un triangle marqué d'un point à gauche, c'est plutôt obscur...

I: Mais non, mais non ! Examinez la porte...

G: Je vois... je vois...

I: Vous verrez qu'elle est renforcée, aux quatre coins, de plaques de fer en forme de triangles et que ces plaques sont maintenues par de gros clous !

G: Vous êtes très observateur !

I: Prenez la plaque de gauche, tout en bas, et faites jouer le clou qui est à l'angle... Il y a neuf chances sur dix pour que nous tombions juste !

...

G: Vous êtes tombé sur la dixième, mon cher...

I: Alors, c'est que le chiffre 44...

...

À voix basse, tout en réfléchissant, Bielinmann continue...

I: Voyons... L'agent Girard et moi, nous sommes là, tous les deux, à la dernière marche de l'escalier... il y en a 45... Pourquoi 45, tandis que le chiffre du document est 44 ? Coïncidence ? Non... Dans toute cette affaire, il n'y a jamais eu de coïncidence, du moins involontaire...

...

Monsieur l'agent Girard, ayez la bonté de remonter d'une marche... C'est cela, ne quittez pas cette 44ème marche. Et maintenant, je fais jouer le clou de fer. Et la bobinette cherra... Sans quoi j'y perds mon latin...

...

La lourde porte tourne sur ses gonds.
Une caverne assez spacieuse s'offrait à leurs regards.

G: Eh bien !, mes aïeux !

I: Nous devons être exactement sous le fort de Pré Fossé.
Maintenant, les couches de terre sont traversées.
C'est fini de la brique. Nous sommes en pleine masse
calcaire...

G: Je vois, je vois...

...

La salle était confusément éclairée par un jet de lumière qui provenait de l'autre extrémité. En s'approchant, ils voient que c'était une fissure de la roche, pratiquée dans une saillie, et qui formait comme une sorte d'observatoire.

En face d'eux, à cinquante mètres, surgissait le bloc impressionnant de l'Aiguille. À droite, tout près, c'était l'arc-boutant de la porte d'Aval.

À gauche, très loin, fermant la courbe harmonieuse d'une vaste crique plus imposante encore, une autre arche se découpait dans la roche.

I: Bien, nous y sommes !

D: Vite dit !, et le 357 et le dernier triangle ?

I: Certes... donc, nous approchons...

...

Une rampe marquait l'orifice de l'escalier, près de la fissure. Ils s'y engagent. De temps à autre, une petite fenêtre trouait la paroi, et chaque fois, ils apercevaient le rocher dont la masse leur semblait de plus en plus colossale. Puis c'est l'obscurité qui a pris tout le volume du passage.

Isidore comptait les marches à haute voix.

À la trois-cent-cinquante-huitième, ils débouchaient dans un couloir plus large que barrait encore une porte en fer, renforcée de plaques et de clous.

I: Encore une porte, et à nouveau le même système !

Le document indique le nombre 357 et un triangle pointé à droite. Nous n'avons qu'à recommencer l'opération !

G: Je vous aide volontiers !

...

La seconde porte obéit comme la première.

Un long, très long tunnel se présentait maintenant.

Il était éclairé par la lueur vive de lanternes, suspendues à la route.

Les murs suintaient, et des gouttes d'eau tombaient sur le sol, de sorte que, d'un bout à l'autre, on avait disposé un genre de trottoir en planches pour faciliter la marche. Avec le sourire, Bielinann demande à l'agent s'il le suit toujours... Évidemment que oui !

L'agent s'aventure dans le tunnel, suit la passerelle en bois et s'arrête devant une lanterne qu'il décroche...

G: Les ustensiles datent peut-être du moyen âge, mais le mode d'éclairage est moderne.

Ces messieurs s'éclairaient avec des lampes à leds !

I: C'est économique !

G: J'allais le dire...

...

Il continue son chemin.

Le tunnel aboutissait à une autre grotte de proportions plus spacieuses, où l'on apercevait, en face, les premières marches d'un escalier qui montait... dans l'Aiguille...

Un des hommes les appelle... un autre escalier, là, sur la gauche... et tout de suite après, ils en découvraient un troisième sur la droite...

G: Fichtre, la situation se complique. Si nous passons par ici, ils fileront par là, eux !

I: Séparons-nous !

G: Non, non... ce serait nous affaiblir... Il est préférable que l'un de nous parte en éclaireur...

I: Moi, si vous voulez...

G: Vous, Bielinmann ? Soit... Je resterai ici avec mes hommes... comme ça, rien à craindre !

I: D'accord !

...

G: Il peut y avoir d'autres chemins que celui que nous avons suivi, mais, pour sûr, entre la roche et l'Aiguille, il n'y a pas d'autre communication que le tunnel. Donc, il faut que l'on passe par cette grotte. Donc je m'y installe jusqu'à votre retour. Allez, Bielinmann, et de la prudence... à la moindre alerte, rappliquez !

I: J'y vais !

...

Vivement, Isidore disparaît par l'escalier du milieu.

À la trentième marche, une porte, une véritable porte en bois l'arrête. Il saisit la poignée. La porte n'était pas fermée.

Il entre dans une salle qui lui semblait très basse, tellement elle était immense.

Éclairée par de fortes lampes, soutenue par des piliers trapus, entre lesquels s'ouvraient de profondes perspectives, elle devait presque avoir les mêmes dimensions que l'Aiguille. Des caisses l'encombraient, et une multitude d'objets, des meubles, des sièges, des bahuts, des crédences, des coffrets, tout un fouillis comme on en voit au sous-sol des marchands d'antiquités.

À sa droite et à sa gauche, Bielinann aperçoit l'orifice de deux escaliers, les mêmes sans doute que ceux qui partaient de la grotte inférieure. Il pouvait donc redescendre et avertir l'agent Girard. Mais, en face de lui, un nouvel escalier montait, et il a eu la curiosité de poursuivre seul ses investigations.

Trente marches encore. Une porte, puis une salle un peu moins vaste. Et toujours, en face, un escalier qui montait encore.

Trente marches encore. Une porte, et une salle plus petite... Bielinann comprenait le plan des travaux exécutés à l'intérieur de l'Aiguille. C'était une série de salles superposées les unes au-dessus des autres, et par conséquent, de plus en plus restreintes. Toutes servaient de magasins.

À la quatrième, il n'y avait plus de lampe. Un peu de jour filtrait par des fissures, et Bielinann aperçoit la vallée au-dessous de lui.

À ce moment, il se sent si éloigné de l'agent Girard qu'une certaine angoisse commençait à l'envahir, et il lui a fallu dominer ses nerfs pour ne pas se sauver à toutes jambes.

Aucun danger ne le menaçait cependant, et même, autour de lui, le silence était tel qu'il se demandait si l'Aiguille entière n'avait pas été abandonnée par Stéphane Dafflon et ses complices...

I: " Au prochain étage, je m'arrêterai. "

...

Trente marches, toujours, puis une porte, celle-ci plus légère, d'aspect plus moderne. Il la pousse doucement, prêt à fuir.

Personne..., mais la salle différait des autres comme destination. Aux murs, des tapisseries, sur le sol, des tapis. Deux magnifiques vaisseliers se faisaient vis-à-vis, chargés d'orfèvrerie. Les petites fenêtres, pratiquées dans les fentes étroites et profondes, étaient garnies de vitres.

Au milieu de la pièce, une table richement servie avec une nappe en dentelles, des compotiers de fruits et de gâteaux, du champagne en carafes, et des fleurs, des annonces de fleurs.

Autour de la table, trois couverts.

Bielmann s'approche. Sur les serviettes, il y avait des cartes avec les noms des convives.

Il y avait d'abord : Stéphane Dafflon.

En face : Madame Dafflon.

La troisième portait son nom : Isidore Bielman !

Tout cela était bien étrange.

Isidore Bielman ne se sentait plus très bien.

Chapitre 10 : les trésors

Devant une table, Isidore Bielinmann ne se sentait plus très bien. Trois couverts et trois noms, dont le sien.

Subitement, un rideau s'écarte...

...: Bonjour, mon cher Bielinmann, vous êtes un peu en retard.

Le déjeuner était fixé à midi. Mais, enfin, on n'est pas à quelques minutes près... Qu'y a-t-il donc ?

Vous ne me reconnaissez pas ? Suis-je donc si changé ?!

...

Était-ce lui ? Qui donc serait-il ?

Au cours de sa lutte contre Stéphane Dafflon, Isidore avait connu bien des surprises, et il s'attendait encore, à l'heure du dénouement, à passer par d'autres émotions, mais le choc est cette fois tout à fait imprévu.

C'était comme de l'épouvante.

L'homme qu'il avait en face de lui, l'homme que les événements l'obligeaient à considérer comme Stéphane Dafflon, cet homme était Monsieur Vonlanthen. Oui, le propriétaire du château.

Vonlanthen !, celui-là même auquel il avait demandé secours contre Stéphane Dafflon. Vonlanthen !, son compagnon d'expédition. Vonlanthen, le courageux ami qui avait rendu possible l'évasion de Raymonde en frappant ou en affectant de frapper, dans l'ombre du vestibule, un complice de Stéphane Dafflon !

Alors...

I: Vous... vous... c'est donc vous !?

V: Et pourquoi pas ? Pensiez-vous donc me connaître définitivement parce que vous m'aviez vu sous les traits d'un pasteur ou sous l'apparence de Monsieur Massiban ? Hélas !, quand on a choisi la situation sociale que j'occupe, il faut bien se servir de ses petits talents de société. Si Stéphane Dafflon ne pouvait être, à sa guise, pasteur et membre de l'Académie des Lettres, ce serait à désespérer d'être Stéphane Dafflon. Or, le vrai Stéphane Dafflon, Bielinann, le voici !
Regarde de tous tes yeux, Bielinann...

I: Mais alors... si c'est vous... alors... Mademoiselle...

V: Eh oui, Bielinann, tu l'as dit...

...

Il écarte de nouveau la tenture, fait un signe et annonce...

V: Madame Dafflon...

Isidore est resté béat et confondu...

I: Ah !, Mademoiselle Raymonde...

S: Non, non, Madame Dafflon ou si vous préférez, Madame Louis Vonlanthen, mon épouse en justes noces, et grâce à vous, mon cher Bielinann...

...

Il lui tend la main...

R: Tous mes remerciements... et, de votre part, je l'espère, sans rancune...

...

Chose bizarre, Bielinann n'éprouvait pas de rancune. Même aucun sentiment d'humiliation. Il subissait l'énorme supériorité de son adversaire. Il ne rougissait pas d'avoir été vaincu une fois encore... et là, un domestique entre et dépose sur la table un plateau chargé de mets...

...: Madame est servie...

S: Vous nous excuserez, Bielinann, mon chef est en congé, et nous serons contraints de manger froid...

...

Bielinann n'avait guère envie de manger. Il s'assied cependant, prodigieusement intéressé par l'attitude de Stéphane Dafflon.

Que savait-il au juste ?

Se rendait-il compte du danger qu'il courait ?

Ignorait-il la présence de l'agent Girard et de ses hommes ?

Et Stéphane Dafflon continue...

S: Oui, grâce à vous, mon cher ami. Raymonde et moi, nous nous sommes aimés le premier jour. Oui, mon petit... l'enlèvement de Raymonde, sa captivité, des blagues, tout cela: nous nous aimions... mais elle, pas plus que moi, d'ailleurs, nous sommes libres de nous aimer, nous n'avons pu admettre qu'il s'établisse entre nous un de ces liens passagers qui sont à la merci du hasard.

La situation était donc insoluble. Mais elle ne l'était pas si je redevais Louis Vonlanthen. C'est alors que j'ai eu l'idée, puisque vous ne lâchiez pas prise et que vous aviez trouvé ce château avec l'anecdote de l'Aiguille, de profiter ainsi de votre obstination...

...

I: Et de ma niaiserie...

S: Bah !, qui ne s'y est pas laissé prendre ?

I: De sorte que c'est sous mon couvert, avec mon appui,
que vous avez pu réussir ?

S: Parbleu ! Comment aurait-on soupçonné Vonlanthen d'être
Stéfane Dafflon, puisque Vonlanthen était l'ami de
Bielmann, et qu'il venait d'arracher à Stéfane Dafflon
celle que lui aimait ?

S: Et comme c'était charmant. Oh !, les jolis souvenirs !
L'expédition à Céligny !, les bouquets de fleurs trouvés:
ma soi-disant lettre d'amour à Raymonde ! et, plus tard,
les précautions que moi, Vonlanthen, j'ai eu à prendre
contre moi, avant le mariage ! Et, le soir de votre
fameux banquet, quand vous êtes tombés entre
mes bras ! Les jolis souvenirs ! ...

...

Il y a eu un silence. Bielmann observait Raymonde.
Elle écoutait Stéfane Dafflon sans mot dire, et
elle le regardait avec des yeux où il y avait de l'amour,
de la passion, et autre chose aussi, que le jeune homme
n'aurait pu définir, une sorte de gêne inquiète et comme
une tristesse confuse. Mais Stéfane Dafflon tourne les yeux
vers elle et elle lui sourit tendrement. À travers la table,
leurs mains se joignaient...

S: Que dis-tu de ma petite installation, Bielmann ?

De l'allure, n'est-ce pas ? Je ne prétends pas
que ce soit du dernier confortable... cependant,
quelques-uns s'en sont contentés, et non des moindres...

Regarde la liste de quelques personnages qui ont été
les propriétaires, et qui ont tenu honneur d'y laisser
la marque de leur passage...

...

Sur les murs, les uns au-dessous des autres, les noms de personnes célèbres étaient gravés, et bien sûr, le dernier était: Stéphane Dafflon.

S: Qui s'inscrira désormais ? Hélas !, la liste est close.
De César à Stéphane Dafflon, et puis c'est tout. Bientôt, ce sera la foule anonyme qui viendra visiter l'étrange citadelle. Et dire que, sans moi, tout cela restait à jamais inconnu des hommes. Ah !, Bielinann, le jour où j'ai mis le pied sur ce sol abandonné, quelle sensation d'orgueil ! Retrouver le secret perdu, en devenir le maître, le seul maître ! Hériter d'un pareil héritage ! Après tant de seigneurs, habiter l'Aiguille !...

...

Un geste de Madame l'interrompt. Elle paraissait très agitée...

R: Du bruit... du bruit en dessous de nous... vous entendez...

S: C'est le vent dans les entrailles...

R: Mais non... mais non... le vent siffle... c'est autre chose...

I: J'entends aussi...

S: Qui voulez-vous que ce soit, ma chère amie.

Je n'ai invité que Bielinann à déjeuner...

...

Et, s'adressant au domestique...

S: Chablais, as-tu fermé les portes des escaliers derrière Monsieur ?

C: Oui, Monsieur, et j'ai mis les verrous !

...

Stéfane Dafflon se lève...

S: Allons, Raymonde, ne tremblez pas ainsi...

Ah !, mais vous êtes toute pâle !

...

Il lui dit quelques mots à voix basse, ainsi qu'au domestique, soulève le rideau et les fait sortir.

En bas, le bruit se précisait. C'étaient des coups sourds qui se répétaient à intervalles égaux. Bielinmann pensait que l'agent Girard avait perdu patience, et qu'il tentait de briser les portes. Très calme, et comme s'il n'avait pas entendu...

S: C'était rudement endommagé quand j'ai réussi à découvrir ces lieux ! On voyait bien que nul n'était venu depuis un siècle. Le tunnel menaçait de tomber en ruine. Les escaliers s'effritaient. L'eau coulait à l'intérieur. Il m'a fallu étayer, consolider, reconstruire...

...

Bielinmann n'a pas pu s'empêcher de demander...

I: À votre arrivée, était-ce vide ?

S: À peu près... dans le sens où moi, je l'ai utilisé comme entrepôt...

I: Et avant, comme refuge, alors ?

S: Oui, sans aucun doute... mais sa véritable vocation a été d'être... comment dirais-je... le coffre-fort des anciens propriétaires...

...

Les coups redoublaient, moins sourds maintenant.

L'agent Girard avait dû passer la première porte,
et il s'attaquait à la seconde.

Un silence, puis d'autres coups plus rapprochés encore.
C'était la troisième porte. Il en restait deux.

S: Quel vacarme !, on ne s'entend pas !

Montons, veux-tu ? Cela t'intéressera-t-il de visiter
le reste de l'Aiguille ?

I: Bien volontiers...

...

Ils passent à l'étage au-dessus, lequel était défendu,
comme les autres, par une porte que Stéphane Dafflon
referma derrière lui. La pièce était ainsi encore plus petite,
mais richement décorée de tableaux. Bielinann a pu lire
les signatures les plus illustres: Raphaël, André del Sarto,
Titien, Botticelli, Tintoret, Carpaccio, Rembrandt,
Vélasquez...

I: De belles copies !

...

Stéphane Dafflon le regarde d'un air stupéfait...

S: Quoi !, des copies ! Es-tu fou !

Les copies sont à Madrid, mon cher, à Florence,
à Venise, à Munich, à Amsterdam....

I: Alors, ça !?

S: Les toiles originales, collectionnées avec patience dans tous
les musées d'Europe, où je les ai remplacées
honnêtement par d'excellentes copies...

I: Mais, un jour ou l'autre...

...

S: Un jour ou l'autre, la fraude sera découverte ?

Eh bien !, l'on trouvera ma signature sur chacune des toiles, et l'on saura que c'est moi qui ai doté mon pays de chefs-d'oeuvre originaux. Après tout, je n'ai fait que ce qu'a fait Napoléon en Italie... Ah !, tiens, Bielinmann, voici les quatre Rubens de Monsieur Michel...

...

Les coups ne cessaient pas au creux de l'Aiguille...

S: Ce n'est plus tenable !, montons encore !

I: Encore un étage ?

S: Mais oui, mon cher...

...

Un nouvel escalier, une nouvelle porte, et une autre salle emplies de tapisseries. Elles n'étaient pas suspendues, mais roulées, ficelées, étiquetées, et mêlées, d'ailleurs, à des paquets d'étoffes anciennes, que Stéphane Dafflon déployait: brocarts merveilleux, velours admirables, soies souples aux tons fanés, chasubles, tissus d'or et d'argent... Ils montent encore, et Bielinmann voit la salle des horloges et des pendules, la salle des livres (oh !, les magnifiques reliures, et les volumes précieux introuvables, uniques exemplaires dérobés aux grandes bibliothèques !) la salle des dentelles, la salle des bibelots.

Et, chaque fois, le cercle de la salle diminuait.

Et, chaque fois, maintenant, le bruit des coups s'éloignait. L'agent Girard perdait du terrain.

S: La dernière... la salle du Trésor...

...

Celle-ci était toute différente. Ronde, aussi, mais très haute, de forme conique, elle occupait le sommet de l'édifice, et sa base devait se trouver à quinze ou vingt mètres de la pointe extrême de l'Aiguille.

Du côté de la falaise, pas de lucarne, mais, du côté du château, une baie vitrée qui s'ouvrait, et par où la lumière entraît abondamment. Le sol était couvert d'un plancher. Contre les murs, des vitrines, quelques tableaux...

S: Voici les perles de mes collections. Tout ce que tu as vu jusque-là est à vendre. Des objets s'en vont, d'autres arrivent. C'est le métier. Ici, tout est sacré. Rien que du choix, de l'essentiel, le meilleur, l'inappréciable. Regarde ces bijoux, Bielinann, amulettes, colliers, bracelets, chaînes... Regarde ces statuettes, Bielinann, cette Vénus, cet Apollon... Regarde ces Tanagras ! Hors de cette vitrine, il n'y en a pas un seul au monde qui soit authentique. Quelle jouissance de se dire cela ! Bielinann, te rappelles-tu les pilleurs d'églises, la bande Thomas, eh bien ! voici la châsse ! Tu te rappelles le scandale du Louvre, la tiare reconnue fausse, imaginée, fabriquée par un artiste moderne... la voici ! Et la merveille des merveilles, l'oeuvre suprême, la véritable Joconde. À genoux, Bielinann, toute la femme est devant toi !

...

Un long silence s'est installé entre eux. Bielinann ne pouvait pas être là et ne pas regarder. En bas, les coups se rapprochaient à nouveau. Deux ou trois portes, pas davantage, les séparaient de l'agent Girard.

Isidore demande...

I: Et le trésor ?

S: Quel trésor ?

I: Il n'y a que de belles choses, mais rien de bien extraordinaire...

*S: Ah !, petit curieux, c'est là tout ce qui t'intéresse !
Tous ces chefs-d'oeuvre de l'art humain, n'est-ce pas ?,
ça ne vaut pas, pour ta curiosité, la contemplation
du trésor... Et toute la foule sera comme toi !
Allons, sois satisfait !*

...

*Stéfane frappe violemment du pied, fait ainsi basculer
un des disques qui composaient le parquet, et, le soulevant
comme le couvercle d'une boîte, il découvrait une sorte de
cuve, toute ronde, creusée à même le roc. Elle était vide.*

*Un peu plus loin, il exécute la même manoeuvre.
Une autre cuve apparaît. Vide également.*

*Trois fois encore, il recommence.
Les trois autres cuves étaient vides.*

*S: Eh bien !, quelle déception ! Il fut un temps
où les cinq cuves devaient être pleines. Pendant
des siècles, on avait dû y entreposer de fort jolies
pierres... Tu vois, plus rien !*

...

Il s'arrête...

*S: Si, Bielinann, quelque chose encore, la sixième cachette !
Intangible, celle-là... Nul d'entre eux n'osa jamais y
toucher. C'était la ressource suprême... disons le mot,
la poire pour la soif. Regarde, Bielinann...*

...

*Il se baisse et soulève un couvercle. Un coffret de fer
emplissait la cuve. Stéphane sort de sa poche une clé
à rainures compliquées, et il ouvre.*

*C'a été un éblouissement. Toutes les pierres précieuses
étincelaient, toutes les couleurs flamboyaient, l'azur
des saphirs, le feu des rubis, le vert des émeraudes,
le soleil des topazes.*

*Jamais on n'avait pu mettre ensemble tant de couleurs.
C'était...*

*S: Regarde, regarde, petit Bielinann. Ils ont dévoré toute
la monnaie d'or, toute la monnaie d'argent, tous les écus,
et tous les ducats, et tous les doublons, mais le coffre
des pierres précieuses est intact !
Regarde les montures. Il y en a de toutes les époques,
de tous les siècles, de tous les pays. Les dots des reines
sont là. Chacune a apporté sa part... Dois-je les citer ?
Je ne les connais même pas... Regarde ces perles,
Bielinann !, et ces diamants !, l'énormité de
ces diamants ! Aucun d'eux qui ne soit digne
d'une impératrice ! Le Régent de France n'est
pas plus beau !*

...

Il se relève et tend la main en signe de serment...

*S: Bielinann, tu diras à l'univers que Stéphane Dafflon n'a pas pris une seule des pierres qui se trouvaient dans le coffre royal, pas une seule, je le jure sur l'honneur !
Je n'en ai pas le droit !*

...

En bas, l'agent Girard se hâtait. À la répercussion des coups, il était facile de juger que l'on attaquait l'avant-dernière porte, celle qui donnait accès à la salle des bibelots. Il fallait songer à faire quelque chose pour quitter les lieux, mais quoi ?...

S: Je vais laisser le coffre ouvert et toutes les cuves aussi, tous ces petits sépulcres vides...

I: C'est vraiment magnifique...

...

Stéphane fait le tour de la pièce, examine certaines vitrines, contemple certains tableaux et, se promenant d'un air pensif...

S: Comme c'est triste de quitter tout cela !

*Quel déchirement ! Mes plus belles heures,
je les ai passées ici, seul en face de ces objets que
j'aimais... et mes yeux ne les verront plus,
et mes mains ne les toucheront plus...*

I: Pourquoi dites-vous cela ?

...

Il y avait sur son visage contracté une telle expression de lassitude que Bielmann en éprouvait une pitié confuse. La douleur devait prendre des proportions plus grandes que chez un autre, de même que la joie, de même que l'orgueil ou l'humiliation.

Près de la fenêtre, maintenant, le doigt tendu vers l'horizon...

S: Ce qui est plus triste encore, c'est tout ce qu'il me faut abandonner. Est-ce beau ? J'aime le calme des montagnes, la vue imprenable, l'air pur, les senteurs bénéfiques aux heures de floraison... Je suis le roi dans un château avec une tour originale et bien achalandée... Quel domnage. De César à Stéfane Dafflon... Quelle destinée !

...

Il éclate de rire...

S: Roi de féérie ?, et pourquoi cela ?, disons tout de suite roi de Rougemont ! Quelle blague ! Roi du monde, voilà la vérité ! De cette tour, je dominerais l'univers, je le tiendrais dans mes griffes comme une proie ! Soulève la tiare à côté de toi, Bielmann... Tu vois ce téléphone... Bouton vert, c'est la communication avec Yverdon, et le bouton rouge, avec Berne. Dans bien des pays, y a des agents de vente. Le trafic international. C'est le grand marché de l'art et de l'antiquité, la foire du monde. Ah !, Bielmann, il y a des moments où ça me tourne la tête...

...

La porte en dessous a dû céder. On entendait l'agent Girard et ses hommes qui couraient et qui cherchaient...

Après un instant, Stéphane d'it à voix basse...

S: Et voilà, c'est fini... Une petite fille a passé, qui a des cheveux blonds, de beaux yeux tristes, et une âme honnête, oui, honnête, et c'est fini... moi-même, je démolis le formidable édifice... tout le reste me paraît absurde et puéril... il n'y a plus que ses cheveux qui comptent... ses yeux tristes... et sa petite âme honnête...

...

Les hommes montaient l'escalier. Un coup a ébranlé la porte, la dernière... Stéphane Dafflon a empoigné brusquement le bras du jeune homme...

S: Comprends-tu Bielinmann, pourquoi je t'ai laissé le champ libre, alors que, tant de fois, depuis des semaines, j'aurais pu t'écraser ? Comprends-tu que tu aies réussi à parvenir jusqu'ici ?, que j'aie délivré à chacun de mes hommes leur part de butin et que tu les as rencontrés l'autre nuit sur la falaise ? Tu le comprends, n'est-ce pas ? Quelle aventure ! C'est l'avenir qui compte, un avenir de paix et de bonheur...

...

Furieux, il se retourne vers la porte...

S: Mais tais-toi donc, Girard, je n'ai pas fini mon récital !

...

Les coups se précipitaient. On aurait dit le choc d'une poutre projetée contre la porte. Debout, en face de Stéphane Dafflon, Bielinann, éperdu de curiosité, attendait les événements, sans comprendre le manège de Stéphane.

Qu'il ait livré les trésors de la tour, soit,
mais pourquoi se livrait-il lui-même ?

Quel était son plan ?

Espérait-il échapper à l'agent Girard ?

Et d'un autre côté, où donc se trouvait Raymonde ?

Il reprend, songeur...

D: Honnête... Stéphane Dafflon honnête... plus de vol...
mener la vie de tout le monde... Et pourquoi pas ?
Il n'y a aucune raison pour que je ne retrouve pas le
même succès... Mais fiche-moi donc la paix, Girard !
Tu ignores donc, triple idiot, que je suis en train de
prononcer des paroles historiques, et que Bielinann
les recueille pour la gloire !

...

Il se met encore à rire...

S: Je perds mon temps. Jamais l'agent Girard ne saisira
l'utilité de mes paroles historiques...

...

Il prend un morceau de craie rouge, approche du mur
un escabeau, et il inscrit en grosses lettres...

Stéfane Dafflon lègue tous les trésors de la tour de l'Aiguille creuse, à la seule condition que ces trésors soient installés dans les musées avec la mention du don de « Salle Stéfane Dafflon ».

S: Maintenant, ma conscience est en paix.
Le monde et moi, nous sommes quittes !

...

Les assaillants frappaient à tour de bras.
Un des panneaux a été éventré.

Une main passe, cherchant la serrure. Stéfane a sauté sur la serrure pour enlever la clé...

S: Crac, mon vieux, cette porte-là est solide...
J'ai tout mon temps... Bielinann, je te dis adieu...
Et merci !... Car vraiment, tu aurais pu me compliquer l'attaque... mais tu es un délicat, toi !

...

Stéfane s'était dirigé vers un grand triptyque qui représentait les Rois Mages. Il replie le volet de droite et découvrait ainsi une petite porte dont il saisit la poignée...

S: Bonne chasse, Girard, et bien des choses !

...

Un coup de feu a retenti. Stéfane a bondi en arrière...

S: Ah !, canaille, en plein cœur ! T'as donc pris des leçons ? Fichu, le roi mage ! En plein cœur !
Fracassé comme une pipe à la foire...

...

G: Rends-toi, Stéphane Dafflon ! Rends-toi !

S: Et la garde, est-ce qu'elle se rend ?

G: Si tu bouges, je tire...

S: Allons donc, tu ne peux pas m'avoir d'ici !

...

Là, Stéphane Dafflon s'était éloigné, et si l'agent Girard pouvait tirer droit devant lui par la brèche pratiquée dans la porte, il ne pouvait viser du côté où se trouvait Stéphane...

Sa situation n'était pas moins terrible, puisque l'issue sur laquelle il comptait, la petite porte du triptyque, s'ouvrait en face de l'agent.

Essayer de s'enfuir, c'était s'exposer au feu du policier...

G: Fichtre, mes actions sont en baisse. C'est bien fait, mon vieux Stéphane Dafflon, t'as voulu avoir une dernière sensation et t'as trop tiré sur la corde. Fallait pas tant bavarder !

...

Il s'aplatit contre le mur. Sous l'effort des hommes, un pan du panneau encore avait cédé, et l'agent Girard était plus à l'aise. Trois mètres, pas davantage, séparaient les deux adversaires. Mais une vitrine en bois doré protégeait Stéphane Dafflon...

G: À toi donc, Bielinann, tire donc dessus, au lieu de reluquer comme ça !...

...

Isidore n'avait pas remué, spectateur passionné, mais indécis jusque-là. De toutes ses forces, il a voulu se mêler à la lutte et abattre la proie qu'il tenait à sa merci. Un sentiment obscur l'en empêchait. L'appel de l'agent Girard l'a secoué. Sa main se crispait à la crosse de son revolver.

I: " Si je prends parti, Stéphane Dafflon est perdu...
et j'en ai le droit... c'est mon devoir... "

Leurs yeux se rencontrent.

Ceux de Stéphane Dafflon étaient calmes, attentifs, presque curieux, comme si, dans l'effroyable danger qui le menaçait, il ne s'est intéressé qu'au problème moral qui étreignait le jeune homme. Isidore se déciderait-il à donner le coup de grâce à l'ennemi vaincu ?

La porte a craqué du haut en bas...

G: Bielinann, nous le tenons !

...

Isidore lève son revolver.

Ce qui s'est alors passé a été si rapide qu'il n'en a eu, pour ainsi dire, conscience que par la suite. Il voit Stéphane se baisser, courir le long du mur, raser la porte, au-dessous de l'arme même que brandissait vainement l'agent Girard, et il se sentait soudain, lui, Bielinann, projeté à terre, ramassé aussitôt, et soulevé par une force invincible.

Stéfane Dafflon le tenait en l'air, comme un bouclier vivant, derrière lequel il se cachait...

S: Dix contre un que je m'échappe, Girard !
Stéfane Dafflon a toujours de la ressource...

...

Il avait reculé rapidement vers le triptyque. Tenant d'une main Bielinann plaquée contre sa poitrine, de l'autre, il dégageait l'issue et refermait la petite porte.

Il était sauvé...

Tout de suite, un escalier s'offrait à eux, qui descendait brusquement.

S: Allons, avance, Bielinann, la police est battue...
T'en auras pour ton argent, hein, petit !...
Ah ! que c'est drôle, les voilà qui cognent le triptyque maintenant... Trop tard, les enfants...
Mais file donc, Bielinann !

...

L'escalier, creusé dans la roche, l'encerclait comme la spirale d'un toboggan. L'un pressant l'autre, ils dégringolaient les marches deux par deux, trois par trois. De place en place, un jet de lumière giclait à travers une fissure, et Bielinann emportait la vision des policiers qui avaient une nouvelle porte à fracasser et un escalier à en perdre la tête.

*Ils descendaient, descendaient..., Isidore silencieux,
Stéfane Dafflon toujours exubérant...*

*S: Je voudrais bien savoir ce que fait l'agent Girard !
Dégringole-t-il les autres escaliers pour me barrer
l'entrée du tunnel ? Non, il n'est pas si bête...
Il aura laissé là quatre hommes... et quatre hommes
suffisent...*

...

Il s'arrête...

*S: Écoute... ils crient là-haut... c'est ça, ils auront ouvert
la fenêtre et ils appellent leurs camarades...*

I: J'entends... nous sommes cernés...

...

*Stéfane passe son bras par une fenêtre et agite un mouchoir.
Puis il se remet en marche...*

S: Dieu que je m'amuse !

...

*Ils perçoivent des bruits de voix au-dessous d'eux.
À ce moment, ils approchaient du niveau du château,
et ils débouchaient presque aussitôt dans une vaste grotte où
deux lanternes se balançaient dans une épaisse obscurité.
Une ombre surgit et une femme s'est jetée au cou
de Stéfane...*

*R: Vite !, vite !, j'étais inquiète !... Qu'est-ce que vous
faisiez ?... Mais vous n'êtes pas seul ?...*

...

S: Non ! C'est notre ami Bielinann... Figure-toi que
notre ami Bielinann a eu la délicatesse... mais
je te raconterai cela... nous n'avons pas le temps...

...

S: Chablais, es-tu là ?... Ah !, bien... l'hélico ?...

C: L'hélico est prêt !

S: Allume !

...

Au bout d'un instant, le bruit d'un moteur crépite,
et Bielinann, dont le regard s'habituaît peu à peu
aux demi-ténèbres, finit par se rendre compte
qu'ils se trouvaient sur une sorte de promontoire,
mais il lui était impossible de se localiser par rapport
au château...

S: Tout ça t'épate !, mon vieil Isidore...

Tu ne comprends pas ?

I: C'est peu d'ire ! Où sommes-nous ?

S: Qu'est-ce que ça peut faire ?

I: Je pense au fait que les hommes de l'agent Girard vont
bientôt arriver...

S: Tu as peur ?

I: De quoi ?

S: De la suite !?

I: Non !

S: Alors tu te demandes si ton devoir est de rester
du côté de l'agent ?

I: Précisément !

S: Par malheur, mon petit, tu n'as pas le choix !

I: C'est bien ce que je me disais...

...

S: Pour l'instant, il faut qu'on nous croie tous morts et qu'on me fiche la paix, que l'on doit à un futur honnête homme. Plus tard, quand je t'aurai rendu ta liberté, tu parleras à ta guise... je n'aurai plus rien à craindre !

...

À la manière dont Stéphane Dafflon lui a pris le bras, Bielmann sentit que toute résistance était inutile. Et puis, pourquoi résister ?

N'avait-il pas le droit de s'abandonner à la sympathie irrésistible que, malgré tout, cet homme lui inspirait ?

Ce sentiment lui était si net en lui qu'il a eu envie de lui dire...

I: " Écoutez, vous courez un autre danger plus grave : Maximime Delaroche est sur vos traces... "

...

Mais avant de pouvoir parler, Stéphane l'invite à les suivre. Il obéit et se laissait mener jusqu'à l'hélico qui avait un aspect peu ordinaire.

Il y avait juste assez de place pour eux. Tout de suite, Stéphane ordonne le départ. Isidore a eu l'impression désagréable que l'on éprouve à monter dans un ascenseur, l'impression du sol qui se dérobe sous vous, l'impression du vide. La vitesse était surtout étonnante. Il fallait bien ça pour quitter rapidement les lieux. C'était la seule échappatoire. La vue sur les montagnes était impressionnante. Il était impossible de voir d'où ils étaient partis.

Bielmann reconnaissait à peine la région qu'il avait parcourue à pied. C'était de toute beauté. Bielinann en avait le souffle coupé. Il ne pensait même plus à ce qui se passait au château.

Après un moment, Stéphane ordonne une destination.
Un peu après, ils rusaient la plaine.

Les arbres étaient si proches qu'ils auraient pu les toucher. Ils suivaient le flanc de la vallée à vive allure. Bielinann se demandait maintenant où ils allaient. Les maisons défilaient et les villages se succédaient.

Stéphane Dafflon plaisantait toujours. Isidore ne se lassait pas de regarder les paysages, émerveillé par l'audace de cet homme, sa gaité, sa gaininerie, son insouciance ironique, sa joie de vivre.

Il observait aussi Raymonde. La jeune femme demeurait silencieuse, serrée contre Stéphane. Elle avait pris ses mains entre les siennes et souvent levait les yeux sur lui, et plusieurs fois, Bielinann a remarqué que ses mains se crispaient un peu et que la tristesse de ses yeux s'accroissait. Et, chaque fois, c'était comme une réponse muette et douloureuse aux boutades de Stéphane.

On aurait dit que cette légèreté de paroles, cette vision sarcastique de la vie lui causaient une souffrance...

R: Tais-toi, c'est défier le destin que de rire...
Tant de malheurs peuvent encore nous atteindre !

...

De l'autre côté de la vitre, toujours de magnifiques paysages que l'on préférerait sans doute bien mieux voir d'en bas.

Plus tard, l'hélico semblait enfin ralentir.

Stéfane annonce leur arrivée. Quelques minutes, l'hélico se pose. Le bruit des turbines s'estompe.

Stéfane n'attend pas pour sortir. Il emmène Raymonde à distance, puis il revient et demande à Chablais, le pilot, de retourner au château pour lui faire un résumé des événements, car cette affaire le passionnait.

Stéfane invite Isodore à descendre.

À peine sorti, que Stéfane referme la baie vitrée, et les turbines reprennent vigueur.

Sans se presser, il avance vers Stéfane et Raymonde.

Il se demandait avec une certaine curiosité ce qu'ils venaient faire ici, car l'endroit était plutôt désert, dans le sens où il n'y avait pas de maison, et juste de la forêt sur leur droite, et des prés à perte de vue sur leur gauche.

Pour s'échapper, Isidore avait bien besoin d'un GPS, mais en toute logique, il n'avait pas à s'en aller. Ils regardent s'éloigner l'hélico, puis quand le calme est de retour, Isidore fait encore un tour sur lui-même avant de poser la question...

I: Où sommes-nous ?

S: À la maison !

...

S: Il y a une ferme derrière cette petite forêt. Vonlanthen, plus connu sous le nom de Stéfane Dafflon, l'a achetée et il l'a fait restaurer à ses frais. Le gentleman-cambrioleur est mort, vive le gentleman fermier !

I: Une ferme ?

R: Oui...

I: Vous, fermiers ?

S: Pourquoi pas !?

...

Stéfane et Raymonde s'en vont vers la forêt.

Isidore les suit à quelques mètres, par respect.

Peut-être espérait-il une échappatoire quelconque ?

Ils ont ainsi traversé la petite forêt, dont le terrain était tout en montée, et où, par endroit, une corde attachée aux troncs des arbres les a bien aidés à gravir un sentier marqué avec des pierres blanches.

À la sortie, le terrain était plus amical. La ferme était là, droit devant eux. Elle était de taille moyenne, sur deux étages. Entre la forêt et la ferme, un garde...

S: Rien de nouveau ?

G: Rien, Patron...

S: Personne de suspect ?

G: Non, Patron... cependant...

S: Quoi ?

G: Ma femme... qui est couturière...

S: Oui, je sais... eh bien ?

...

G: Il paraît qu'un policier rôdait ce matin près de sa boutique...

S: Quelle tête avait-il ?

G: Pas naturelle...

S: Hum... étrange, ça...

G: Je lui ai dit d'ouvrir l'oeil...

...

S: C'est bien, surveille le retour de Chablais d'ici
deux, trois heures... S'il y a quelque chose,
je suis à la ferme...

G: Okay, Patron...

...

Stéfane a repris son chemin...

S: Alors, Bielinmann... Qu'en penses-tu ?

I: De quoi ?

S: C'est inquiétant... Est-ce Maximine Delaroche ?

Ah !, si c'est lui, exaspéré comme il doit l'être,
tout est à craindre...

...

Stéfane hésite un moment...

R: Je me demande si nous ne devrions pas
rebrousser chemin... j'ai un mauvais pressentiment...

...

Des plaines légèrement ondulées se déroulaient à perte
de vue. La ferme était la retraite qu'il avait préparée,
l'asile de repos promis à Raymonde.

Allait-il, pour d'absurdes idées, renoncer au bonheur
à l'instant même où il atteignait le but ?

Faire des plans pour Stéfane, Isidore n'avait pas envie
de marcher sur ce terrain.

Stéfane saisit le bras de Isidore, et il lui montre Raymonde qui les précédait maintenant...

S: Regarde-la... Quand elle marche, sa taille a un petit balancement... Mais, tout en elle me donne ce tremblement de l'émotion et de l'amour, ses gestes aussi bien que son immobilité, son silence comme le son de sa voix. Tiens, le fait seul de marcher sur la trace de ses pas me cause un véritable bien-être. Oubliera-t-elle jamais que je suis Stéphane Dafflon ? Tout ce passé qu'elle exècre, parviendrai-je à l'effacer de son souvenir ?

...

Il se domine et, avec une assurance obstinée...

S: Elle oubliera ! Elle oubliera parce que je lui ai fait tous les sacrifices. J'ai sacrifié le refuge inviolable de la tour de l'Aiguille creuse, j'ai sacrifié mes trésors, mon orgueil... je sacrifierai tout... Je ne veux plus être rien... plus rien qu'un homme qui aime... un homme honnête puisqu'elle ne peut aimer qu'un homme honnête... Après tout, qu'est-ce que ça me fait d'être honnête ? Ce n'est pas plus déshonorant qu'autre chose...

...

La boutade lui échappait pour ainsi dire à son insu. Sa voix demeurerait grave et sans ironie.

Et il murmurait avec une violence contenue...

S: Ah !, vois-tu, Bielmann, de toutes les joies effrénées que j'ai goûtées dans ma vie d'aventures, il n'en est pas une qui vaille la joie que me donne son regard quand elle est contente de moi... Je me sens tout faible alors... et j'ai envie de pleurer...

...

Pleurait-il ?

Bielmann a eu l'intuition que des larmes mouillaient ses yeux. Des larmes dans les yeux de Stéphane Dafflon !?, des larmes d'amour !

Ils approchaient de la femme. Stéphane s'arrête une seconde et balbutie...

S: Pourquoi ai-je peur ?... C'est comme une oppression...
Est-ce que l'aventure de l'Aiguille creuse n'est pas finie ?
Est-ce que le destin n'accepte pas le dénouement que j'ai choisi ?

...

Raymonde se retourne, tout inquiète...

R: Voilà Césarine...

...

La femme du garde arrivait en toute hâte.
Stéphane Dafflon se précipite vers elle...

S: Quoi !, qu'y a-t-il ? Parlez donc !

...

Suffoquée, à bout de souffle, Césarine bégaye...

C: Un homme... j'ai vu un homme dans le salon !

S: Le policier de ce matin ?

C: Oui... mais déguisé autrement...

S: Il vous a vue ?

C: Non, il a vu votre mère, et Madame Vonlanthen l'a surpris
comme il s'en allait...

S: Eh bien ?

C: Il lui a dit qu'il cherchait Louis Vonlanthen,
qu'il était votre ami...

S: Alors ?

C: Alors Madame a répondu que son fils était en voyage...
pour des années...

S: Et il est parti ?

C: Non, il a fait des signes par la fenêtre qui donne sur
la plaine... comme s'il appelait quelqu'un...

...

Stéfane Dafflon semblait hésiter.

Un grand cri déchira l'air.

Raymonde gémit...

R: C'est ta mère... je reconnais...

...

Il se jette sur elle, et l'entraîne dans un état de passion
farouche...

S: Viens... fuyons... toi d'abord...

...

Mais tout de suite, il s'arrête, éperdu, bouleversé...

S: Non, je ne peux pas... c'est abominable...

Pardonne-moi... Raymonde... la pauvre femme
là-bas... Reste ici... Bielinann, ne la quitte pas !

...

Il s'élançait le long du talus qui environne la ferme, tourne, et le suit, en courant, jusqu'auprès de la barrière qui s'ouvre sur la plaine...

Raymonde, que Bielinann n'avait pu retenir, arrivait presque en même temps que lui, et Bielinann, dissimulé derrière les arbres, aperçoit, dans l'allée déserte qui menait de la ferme à la barrière, trois hommes, dont l'un, le plus grand, marchait en tête, et dont deux autres tenaient sous les bras une femme qui essayait de résister et qui poussait des gémissements de douleur. Malgré que le jour commençait à baisser, Bielinann a reconnu Maximine Delaroche.

La femme était âgée. Des cheveux blancs encadraient son visage livide. Ils approchaient tous les quatre. Ils atteignaient la barrière. Maximine Delaroche ouvrait un battant. Alors Stéphane Dafflon s'avance et se plante devant lui.

Le choc a paru d'autant plus effroyable qu'il est resté silencieux, presque solennel. Longtemps, les deux ennemis se mesuraient du regard. Une haine égale convulsait leurs visages, ils ne bougeaient pas.

Puis Stéphane Dafflon prononce avec un calme terrifiant...

S: Ordonne à tes hommes de laisser cette femme !

M: Non !

...

On aurait pu croire que l'un et l'autre redoutaient d'engager la lutte suprême et que l'un et l'autre rassemblaient toutes leurs forces. Et plus de paroles inutiles cette fois, plus de provocations railleuses. Le silence, un silence de mort.

Folle d'angoisse, Raymonde attendait l'issue du duel. Bielinann lui avait saisi le bras et la maintenait immobile. Au bout d'un instant, Stéphane répète...

S: Ordonne à tes hommes de laisser cette femme !

M: Non !

...

Stéphane Dafflon prononce...

S: Écoute, Maximine Delaroche...

...

Mais il s'interrompt, comprenant la stupidité des mots. En face de ce colosse d'orgueil et de volonté qui s'appelait Maximine Delaroche, que signifiaient les menaces ? Décidé à tout, brusquement il porte la main à la poche de son veston. Maximine le prévient, et, bondissant vers sa prisonnière, il lui colle le canon de son revolver à deux centimètres de la tempe...

M: Pas un geste, Stéphane Dafflon, ou je tire !

...

En même temps, ses deux acolytes sortent leurs armes et les braquaient sur Stéphane.

Stéphane se raidit, dompte la rage qui le soulevait, et, froidement, les deux mains dans ses poches, la poitrine offerte à l'ennemi, il reconquiescence...

S: Maximine Delaroche, pour la troisième fois, laisse cette femme tranquille...

...

Maximine ricane...

M: On n'a pas le droit d'y toucher, peut-être !
Allons, allons, assez de blagues ! Tu ne t'appelles pas plus Vonlanthen que tu ne t'appelles Stéphane Dafflon, c'est un nom que tu as volé, comme tu en as volé tout un livre. Et celle que tu fais passer pour ta mère, c'est Victorine, ta vieille complice, celle qui t'a élevé...

...

Maximine Delaroche a eu un tort. Emporté par son désir de vengeance, il regarde Raymonde, que ces révélations frappaient d'horreur. Stéphane Dafflon profite de l'imprudence.

D'un mouvement rapide, il fait feu...

M: Damnation !

...

Maximine Delaroche a hurlé de douleur avec le bras transpercé et tombe à terre. Puis il hurle encore...

M: Tirez donc, vous autres ! Tirez donc !

...

Mais Stéphane Dafflon avait sauté sur eux, et il ne s'était pas écoulé deux secondes que celui de droite roulait à terre, la poitrine démolie, tandis que l'autre, la mâchoire fracassée, s'écrasait contre la barrière... et tous deux désarmés...

S: Débrouille-toi, Victorine... attache-les...
Et maintenant, à nous deux, Maximine...

...

Il se baisse en jurant...

S: Canaille !

...

Maximine Delaroche avait ramassé son arme de la main gauche et le visait.

Une détonation... un cri de détresse...

Raymonde s'était précipitée entre les deux hommes, face à Maximine. Elle chancelle, porte la main à sa gorge, se redresse, tournoie, et tombe aux pieds de Stéphane Dafflon.

Tout de suite, Stéphane s'écarte vers elle...

S: Raymonde !... Raymonde !

...

Il se jette sur elle et la presse contre lui...

S: Non !, non !

...

Il y a eu un moment de stupeur...

Maximine Delaroche semblait confondu de son acte.

Victorine balbutiait...

V: Mon petit... mon petit...

...

Bielmann s'avance vers la jeune femme et se penche pour l'examiner. Stéphane Dafflon répétait d'un ton réfléchi, comme s'il ne comprenait pas encore...

S: " Morte... elle morte... "

...

Mais sa figure se creuse, transformée soudain, ravagée de douleur. Et il a été secoué d'une sorte de folie, fait des gestes déraisonnés, se tord les poings, trépigne comme un enfant qui souffre trop.

Dans un accès de haine...

S: Misérable Maximine !

...

Et d'un choc formidable, renversant Maximine Delaroche, il le saisit à la gorge et lui enfonce ses doigts crispés dans la chair.

Maximime n'a même pas pu se débattre...

V: Mon petit, mon petit...

...

Bielmann accourt, mais Stéphane avait déjà lâché prise, et, près de son ennemi étendu à terre, il sanglotait.

Spectacle pitoyable !

Bielmann ne devait jamais en oublier l'horreur tragique, lui qui savait tout l'amour de Stéphane Dafflon pour Raymonde, et tout ce que le grand aventurier avait immolé de lui-même pour animer d'un sourire le visage de sa bienaimée.

La nuit commençait à recouvrir d'un linceul d'ombre le champ de bataille. Les trois policiers ficelés et bâillonnés gisaient dans l'herbe haute.

Des chansons berçaient le vaste silence de la plaine. C'était les gens qui revenaient du travail.

Stéphane Dafflon se dresse. Il écoute les voix monotones.

Puis il regarde la femme où il avait espéré vivre paisiblement auprès de Raymonde. Puis il la regarde, elle, la pauvre amoureuse que l'amour avait tuée, et qui dormait, toute blanche, de l'éternel sommeil.

Les paysans approchaient.

Alors Stéphane Dafflon se penche, saisit la morte dans ses bras, la soulève d'un coup, et, ployé en deux, a prend sur son dos...

S: Allons-nous-en, Victorine...

V: Allons-nous-en, mon petit...

S: Adieu, Bielmann...

...

Et, chargé du précieux et horrible fardeau, suivi de sa vieille servante, silencieux, farouche, il est parti du côté de la forêt, et s'enfonçait dans l'ombre profonde... Un long silence s'est installé, et petit à petit, les trois bâillonés marmonnaient derrière leurs muselières...

I: Bravo, Delaroche, vous méritez... non pas une médaille, mais des coups de pied au cul !

...

Maximine avait surtout d'autres soucis, maintenant...

M: Puis-je vous suggérer d'appeler les secours ?

...

Isidore essayait de faire le bilan de cette affaire. Il était si proche de son but, qu'avec l'intervention fortuite de Maximine Delaroche, il n'avait plus de motivation.

Il n'avait même pas envie d'aider ce policier, comme s'il avait, en quelque sorte, cassé le jouet dont Isidore s'amusait...

*I: Débrouillez-vous, vous ne méritez pas d'aide,
et encore moins de la mienne !*

M: Vous partez ?

I: Oui !

M: Monsieur Bielinmann !, s'il vous plaît !

I: Allez au diable !

...

FIN... de l'histoire de l'aiguille...

Mais...

Si Maximine était un peu ankylosé, et ses collègues toujours bien ficelés, Maximine a trouvé la force de presser le bouton SOS de son téléphone.

C'est beaucoup plus tard qu'un véhicule arrive à la femme. Ce n'était pas Stéphane ni Isidore qui aurait pu avoir un certain remords...

M: Eh ! Qui va là ?

...

...: Bin, c'est moi, Vincent !

M: Vincent, quel bonheur de te voir...

...

V: Ce sont...

M: Oui...

V: Oserais-je te demander ce qui s'est passé ?

M: Aide-moi...

V: Oui, bien sûr... l'ambulance arrive...

M: Merci...

V: Alors ?, je me suis inquiété !

...

M: J'ai fait une grosse connerie !

V: Oh...

M: J'ai tué Raymonde...

V: Pardon ?

M: Mais je n'ai pas fait exprès ! C'est elle qui s'est lancée devant Stéphane !

V: Raymonde... tu veux dire Raymonde...

M: Oui, bien sûr !

V: Ma parole, quelle gaffe !

M: Une sacrée bourde !

...

V: Et si tu es dans cet état, c'est à cause...

M: Stéphane... il est costaud !, le bougre, il a même
failli m'étrangler !

V: Là, ça va mieux ?

M: Oui... et les gars ?

V: Je comprends qu'ils n'ont rien, juste quelques douleurs
à cause des attaches...

...

M: Bien...

...

V: Euh... question idiote... où est Stéphane ?

M: Tu penses bien qu'il a mis les voiles !

V: Je ne pensais pas le voir près de toi, ça, c'est certain...

M: Il est parti en emportant Raymonde...

Sa mère et Césarine l'ont accompagné...

Bielmann m'a dit aller au diable et il est aussi parti
sans nous aider...

V: Bielmann était là ?

M: Oui !

V: Je comprends pourquoi on l'a perdu de vue
à Château d'Oex !

...

M: Quelle misère ! Je le tenais...

V: Nous aussi, enfin... presque...

M: Oui, presque... c'était à un cheveu !

...

V: Je vais aller voir à la ferme...

M: Méfie-toi !, des fois qu'il y ait des pièges !

V: Oui, je vais faire attention !

...

Vincent est allé voir l'appartement... tout était resté
en plan... abandonné par les locataires.

Si Stéphane vivait ici, il vivait comme un retraité.
Il n'y avait apparemment pas de richesses. Si la tour de l'Aiguille avait été son repère, il ne l'était plus.

Avec tout ce qui y restait, il devait toutefois avoir une belle réserve pour assurer son train de vie.
Vincent a fouillé sans trop fouiller, vu l'heure.
Il est retourné vers Maximine quand l'ambulance est arrivée.

Vincent lui a fait un résumé de ses découvertes.
Maximine a été emmené, puis le trio a suivi l'ambulance, et enfin, Vincent et ses deux collègues ont fermé les portes et mis les scellés avant de s'en aller eux aussi.

...

Plus tard dans la journée, et après avoir dormi quelques heures, Vincent est retourné à l'hôpital prendre des nouvelles. Le trio était bon pour le service avec quelques égratignures et des bleus. Quant à Maximine, il avait été pris en charge, et on en saura plus en soirée.

Vincent a commencé à retranscrire le fil des événements qu'il va devoir compléter et corriger avec Maximine quand il sera apte à le faire.

Avec cette nouvelle affaire, qui leur a pris pas mal de temps, soit dit en passant, Vincent voit une nouvelle fois qu'il ne connaît pas encore Stéphane Dafflon... ni les autres personnages qui ne sont que des homonymes. Il ne savait plus s'il devait toujours être de sa compagnie... car c'était toujours à double tranchant que d'être son ami et son ennemi. Quoique "ennemi" est tout à fait déplacé, car jamais Stéphane ne lui a jamais fait du mal.

En fin de journée, puis en soirée, une fois de retour chez lui, Vincent a tenté de contacter Stéphane, sans succès. C'était prévisible, forcément, mais Vincent pouvait ne pas avoir été sur l'affaire, et ne pas avoir eu d'information.

...

Quelques jours plus tard, Vincent pouvait enfin déranger Maximine à l'hôpital pour écrire son rapport. Arianna avait eu la primeur des visites. Elle était grandement rassurée sur l'état de son mari.

Maximine a demandé à Vincent d'aller voir Arianna, mais Vincent avait déjà programmé cette visite. Il ajoute quelques fleurs à son bouquet.

Vincent a pu compléter son rapport, et ainsi, clore une affaire avec le fait que tout cela ne l'avangait pas pour arrêter Stéphane, physiquement et judiciairement, car en réalité, il était impossible de prouver qu'il manquait quelque chose au fabuleux trésor de la tour du château dont on terra le nom.

Si Stéphane l'avait dit à Isidore Bielinann, cela ne voulait pas dire que c'était vrai. Connaissant les manigances de Stéphane, il est tout à fait plausible qu'il ait trouvé le trésor, juste parce qu'il l'a cherché et fait savoir à sa manière.

Si c'était aussi pour taquiner Maximine... et Vincent... et toute la Police, c'était une nouvelle fois très réussi.

Avec ce nouvel échec, Maximine pense lâcher l'affaire Dafflon...

Bien sûr, s'il le croise comme ça par hasard, alors, il tentera quelque chose, mais il ne veut plus le traquer comme il l'a fait dernièrement. Ça lui a donné du fil à retordre, des heures de veille, des journées sur les routes, du temps perdu en recherches et enquêtes.

Alors que Vincent retranscrit le rapport, il est soudain dans la Lune à repenser à tous ces événements... à s'imaginer le pire... à deviner ce qu'avait fait Stéphane... et comment il avait pu berner Isidore Bielinann qui a aussi décidé de laisser certaines choses aux spécialistes et se contenter de terminer son école, et rattraper son retard.

Vincent se disait alors que Raoul Petit était bien plus grand que son nom, et que s'il en avait changé, ce n'était pas étonnant !

... à suivre dans le prochain épisode...

